

Louis Castonguay – Nouveau-Brunswick

Louis Castonguay est né en 1909. Ses parents, d'origine québécoise, participaient au mouvement de colonisation dans les vastes terres situées à l'intérieur du Nouveau-Brunswick, dans le comté de Restigouche. Son témoignage nous rappelle que le nord du Nouveau-Brunswick, bien que faisant partie du territoire acadien, a été depuis toujours une terre d'accueil de colons venus de l'est du Québec. Les Castonguay étaient parmi les nombreuses familles de l'époque à choisir la colonisation plutôt que l'émigration. Ils se sont établis sur une terre qui était en pleine période de défrichement.

Louis Castonguay a connu les mêmes difficultés que les autres témoins de son époque — le manque de scolarisation, le travail à faible salaire et l'endettement. Son témoignage nous fait voir comment, dans les premières décennies du XX^e siècle, les habitants ruraux des provinces Maritimes unissaient leurs efforts pour arriver à survivre, non seulement en accomplissant des travaux en commun, mais aussi en mettant sur pied des caisses populaires qui les libéraient de l'emprise des banques.

Cette entrevue a été réalisée par Ronald Labelle en 1986 et elle est déposée au Centre d'études acadiennes.

Louis Castonguay was born in 1909. His parents were Quebecers who had moved to northern New Brunswick to take advantage of opportunities to settle on newly opened lands in the vast forests of Restigouche County. His life story is a reminder that northern New Brunswick, while a part of modern-day Acadia, also has ties to eastern Québec, the land of origin of many of its settlers. The Castonguay family was one of many who chose to settle new lands

at the beginning of the Twentieth Century, rather than emigrating to the United States. They obtained a forested lot in Saint-Quentin and proceeded to clear the land.

Louis Castonguay shared the problems that were typical of members of his generation. Lacking in formal education, he was forced to work for very low wages, and his family was burdened with debts. His life story shows us how, in the early decades of the Twentieth Century, the people of the Maritimes worked together to survive, not only by helping each other in a neighbourly way, but also by establishing local credit unions in order to free themselves from the hold of the banks. The following text is taken from an interview conducted by Ronald Labelle in 1986. It is included in the Ronald Labelle collection at the *Centre d'études acadiennes, Université de Moncton*.



- L.C. – On a arrivé à Saint-Quentin le 27 avril 1916. Ça faisait six ans qu'i y avait du monde ici. Ça fait que le père a appliqué une terre et pis on a pris le bois sur le bord du chemin puis on était en pleine forêt. I' y avait un petit camp là-dessus, vingt-quatre pieds carrés. Et puis une petite étable pour la *team* de chevaux, à peu près là. C'est tout ce qu'i y avait là. Ce chemin ici là, bien c'était un portage. Sur les racines, pis sur les souches, d'une souche à l'autre.
- R.L. – Comme... qu'est-ce qu'était vos impressions quand vous êtes arrivés ici, là ? Vous avez quoi... 5-6 ans ?
- L.C. – Bien, mes impressions... moi j'étais un enfant ; j'avais sept ans. J'ai eu sept ans au mois de mars, pis on est arrivé au mois d'avril. Ça fait que c'était suivre papa pis maman. Mais mon père, bien le temps était pas comme aujourd'hui dans c'temps-là. I' avait une famille de dix enfants. Bien arrivé ici, mon père avait cinquante-quatre ans de fait. Ça fait que i' cherchait une place pour s'établir un chez-eux ; i' était à loyer, une vieille maison à St-Léonard, là, pis i' avait pas d'ouvrage. Quand qu'i' travaillait, i' travaillait pour une piastre par jour. Ça fait, une piastre par jour pour faire vivre une famille de dix là — douze avec le père pis la mère — i' n'avait pas de reste, là.
- R.L. – Dans c'temps-là, c'était pas beaucoup.

- L.C. – Ça fait qu'i' est venu voir ça par ici, pis i' a trouvé ça de son goût. Pis c'était un homme qui avait été élevé sur une colonie dans la province de Québec. Ça fait qu'i' savait qu'est-ce c'était. I' a venu à bout de s'avoir une terre là, au rang 16. Et puis on s'est installé là ; pis au bout de cinq ans, i' avait cinquante acres de terre en culture. Ça fait on avait droit à dix acres par année, là. I' avait droit à dix acres par année. La première année, i' ont semé douze acres d'abatis, la première année, là. La deuxième année, dix acres à cause qu'i' lui ont donné dix acres. Au bout de trois ans, bien i' a eu sa patente. I' avait le droit de patenter sa terre pis là personne d'autre avait le droit d'aller sur la terre bûcher. Les compagnies avaient plus le droit là. Ça fait que... au bout de trois ans, on avait la terre voulue pour patenter. I' a patenté ça, pis on a continué comme ça. Après dix-huit ans, on avait quatre-vingt-cinq acres de terre à la charrue.
- R.L. – Est-ce qu'i fallait qu'i' applique à chaque année pour dix acres, à chaque année ?
- L.C. – I' avait droit à dix acres si... I' avait droit de bûcher dans le prochain dix acres. La première année, i' a fait douze acres, mais ça, ça avait été bûché pas mal, ça. I' ont pas sauvé grand-chose là-dedans. La deuxième année, i' avait droit de couper le bois dans dix acres encore, voyez-vous ? Et puis, si le printemps suivant l'abatis était faite pis elle était tassée, i avait droit d'un autre dix acres. Pis après trois ans, bien i' avait droit à sa patente. La minute que la patente était appliquée, là, i' avait droit à la grandeur de la terre. I' avait le droit de bûcher sur la grandeur de la terre. C'est de même que le monde venait à bout de faire leur vie avec le peu de bois qu'on pouvait bûcher.
- R.L. – Pis je sais que la plupart du monde qui sont venus s'installer ici, i' venaient de la province de Québec aussi, hein, dans les premiers temps.
- L.C. – Oui. Le plus gros pourcentage vient de la province de Québec, mais i' y en avait qui venaient du bas de la province ici, là, Caraquet et puis ces places-là dans le bas de la Gaspésie. D'autres venaient de l'Île-du-Prince-Édouard.
- R.L. – Ah, oui ? I ont arrivé de l'Île-du-Prince-Édouard ?
- L.C. – Ah, oui. I' ont même venu icite du Prince-Édouard. Les Français, hein, qui étaient pas trop bien vus là dans le temps. Là, voyez-vous

là, ça fait soixante-dix ans de ça. Ça fait que voilà soixante-dix ans passés là, les Anglais étaient encore durs sur les Français là. Même icite, on était tout' *runnés* par des types anglais, là.

Le monde en général était moins civilisé qu'aujourd'hui. La civilisation, ça c'est de quoi qu'avance avec le temps, vois-tu. I' y avait pas d'instruction ; la majorité si j'oserais dire à Saint-Quentin, les premières années, i' y avait quasiment rien que le curé qui était capable de lire une lettre — une lettre un peu instruit là — pour la comprendre. Pis après ça, i' y a eu le docteur, pis l'agent de la station. Là, ça a commencé tranquillement, mais les connaissances, moi pis les colons qui recevaient des lettres, i' allaient voir monsieur le curé.

R.L. — Oui. I' savaient pas lire.

L.C. — Bien, i' savaient pas lire trop, pis i' comprenaient pas ça. Parce que les premières années, ma mère savait lire un peu ; pour lire dans les grands mots, elle en savait pas assez, je crois bien, mais elle savait lire, puis on recevait le journal **La Presse**, là. Pis à toutes les fins de semaine, bien on venait chercher notre malle au Five [Five Fingers]. Comme d'ordinaire, on venait le samedi chercher la malle. Et puis à toutes les fins de semaine là, les colons se rassemblaient. I' venaient chez-nous : « Ah ! Madame Castonguay, voulez-vous nous lire la gazette, là. Vous allez nous lire les nouvelles, là. » La maison se remplissait, le camp se remplissait de monde, pis la mère leur lisait la première page, les principales nouvelles là-dessus ; pis après ça la débauche, la page de la débauche. Et puis après qu'elle avait fait le tour de ça un peu là, hein, i' étaient bons là pour une semaine. « Ah, vous reviendrez la semaine prochaine. »

R.L. — C'est là qu'i' allaient chercher les nouvelles.

L.C. — Bien, i' y en avait pas beaucoup qui recevaient le journal. Dans le rang, je pense qu'on était quasiment une des seules familles qui recevaient le journal. Bien ma mère savait lire ; ça fait que on avait les nouvelles, nous autres. Les plus vieux savaient lire aussi parce qu'i' avaient été à l'école avant de venir à Saint-Quentin, ici. À Saint-Quentin on a tombé, là, pas d'école. Ça fait que moi, j'ai... on a eu une année d'école en 1918. C'est pour dire quand t'es né pour un petit pain, tu peux pas avoir la boulangerie. Et puis l'école a fermé dans l'automne pour la grippe espagnole. Elle a été six mois fermée ; donc on a eu quatre mois d'école. Pis l'année d'en suite, i'

ont voulu continuer l'école, mais la majorité des colons là, c'était des jeunesses ; c'était des garçons. « Ah ! I' ont pas besoin de ça là, vois-tu, i' y a pas d'enfants pis i' se marieraient pas. » Pis c'est une histoire [...] ; i' ont tous voté contre le district.

R.L. – Oui ? I' ont voté contre.

L.C. – Bien, i' ont voté contre. C'est pour dire là, l'ignorance quoi-ce ça peut faire, hein ! C'était des garçons. Bien, les garçons i' ont pas passé leur vie garçon. La question est qu'i' y a plusieurs d'eux-autres qui se sont mariés, pis qui ont élevé des ignorants par exemple. I' y avait chez-nous : on était encore trois qui avaient l'âge d'école. On était trois ; on était cinq qui étaient l'âge d'école encore. Et pis i' y avait 7-8 familles qu'avaient des enfants, mais la majorité c'était des jeunesses. I' ont tous voté contre l'école. Ça a été en 1946 qu'on a venu à bout de bâtir une petite école. Là... tous ces gars-là, c'était marié pis ça avait des enfants, ça. I' avaient changé leur fusil d'épaule, là.

R.L. – Mais vous, vous avez été à l'école un peu.

L.C. – Bien, j'ai été ces quatre mois-là.

Après ça, j'ai été su' un voisine qui nous montrait la catéchisme. Elle nous faisait lire un peu dans le catéchisme. J'ai appris à lire, là, pour lire couramment, j'avais vingt-quatre ans ; j'étais dans le bois. Avant ça, je lisais mais i' fallait que j'épelle mot à mot, pis i' y a des mots, je savais pas quoi-ce ça voulait dire.

Pis moi, je suis quelqu'un que si j'avais eu la chance d'aller à l'école, là, que j'aurais pu apprendre assez facilement. Même dans les quatre mois que j'étais à l'école là, la maîtresse est venue chez-nous un soir, pis elle a dit — c'est la fin de l'école — elle dit à mes parents, elle dit : « Lui là, cet enfant-là, vous devriez forcer à l'emmener à l'école, elle dit, i' a une capacité épouvantable d'apprendre. » Un manière de talent que j'ai pour... mais dans quatre mois, j'avais commencé dans les lettres là, pis j'ai fini la deuxième — c'est des divisions qu'i' appelaient ça, là — j'ai fini à la tête de la deuxième division ; juste dans quatre mois. I' fallait que ça alle vite, mais quoi-ce qu'elle disait dans la journée, moi je le savais. C'était pas plus malaisé que ça.

À l'âge de quatorze ans, j'ai demandé à mon père si je peux aller à l'école — pas les moyens.

R.L. – J'ai lu que la plupart du monde était obligés d'aller travailler dans le bois l'hiver parce qu'i' pouvaient pas gagner assez avec leur ferme pour leurs familles.

L.C. – Écoutez, là ; dans le temps, là, les familles, c'était pas des familles de 2-3, là. C'était des familles de 10, 12, 15. Ça fait que le père restait à la maison avec un jeune ou deux, mais les autres, ça prenait tout le bois. Moi, j'ai commencé dans le bois à gages à quinze ans. Ça fait que l'hiver, c'était... le père restait à la maison ; nous-autres on prenait le bois. Pis on vivait pas riches. On vivait pas riches. Ça prenait tout ça pour venir à bout de virer. Pis on faisait de la terre, pis i' fallait bâtir des... fallait qu'elle se bâtisse, cette paroisse-là. Quand t'arrives dans un forêt, i' y a pas de maisons, c'est tout des camps. Les premiers camps, ça a pas duré ça.

R.L. – C'est vrai que les grosses familles, ça fait une différence, là.

L.C. – Ça fait une différence, certainement que ça fait une différence. Chez nous, on était dix enfants, ça fait douze avec le père pis la mère, pis on était pas les plus grosses familles. Ah ! Seigneur de la vie, les familles de 10-12, ça c'était commun ; c'était commun assez.

Dans le camp i' m'ont habillé pis envoye dans la cuisine. Pis là, j'ai fait la cuisine pour huit jours de temps ; pis les gars ont été assez satisfaits qu'i' ont dit : « L'année prochaine, toi tu seras plus dans le bois, tu vas être dans... tu vas faire la cuisine. » Ça fait qu'en 1933 dans l'automne, j'ai monté pour assister un *cook*. Là, j'ai monté quinze jours avant lui ; lui i' pouvait pas venir. « Bien, tu montes toujours, i' dit, t'es capable de leur faire ça. » Et puis le *cook* a pas pu venir, pis j'ai passé l'hiver là avec une cinquantaine d'hommes.

R.L. – I' est pas venu.

L.C. – J'ai monté là le 2 d'octobre, pis j'ai descendu le 10 mars. J'ai pas sorti une fois de la cuisine. J'ai été au-dessus de cinq mois pour gagner deux cent quelques piastres. C'était pas cher quarante piastres par mois. Ça fait que c'est ça qu'a sauvé mon père d'avoir des frais, là.

R.L. – Ah ! Parce que vous êtes sortis avec cet argent-là.

L.C. – J'ai sorti avec... j'avais sorti avec cent soixante-cinq piastres, un *check*. J'ai rentré à la banque changer ça : i' ont jamais voulu me laisser sortir avec tout cet argent-là. C'était pas rien qu'une petite affaire. Le gérant... le commis a été montrer ça au gérant. Le gérant ressoud à moi pareil comme si j'avais fait un meurtre : « Vous êtes

pas pour prendre le chemin avec autant d'argent dans vos poches que ça. Ça va se savoir, pis i' vont vous voler pis i' vont vous dérober. Vous allez faire un dépôt. Pis vous aurez rien qu'à faire des chèques quand vous en aurez besoin. » Mais j'ai dit : « Je vas revenir demain, j'ai dit, mon père vous doit, icite là, pis c'est moi qui est endosseur, j'ai dit, je vas revenir demain, pis je vas tout vous remettre cet argent-là, presque. » Ah non, toujours, tant que je lui ai pas laissé cinquante piastres en dépôt, là, i' m'a pas lâché. Bien lui, ça lui faisait son affaire, hein ! Pour faire des prêts de dix piastres avec cinquante piastres, tu pouvais en faire cinq.

R.L. – C'est ça, i' pouvait faire un profit avec ça.

L.C. – Pis l'hiver d'en suite, bien là j'ai encore rentré dans la cuisine, pis là j'ai fait une meilleure hiver, là. J'avais fait plus long ; j'ai gagné au-dessus de quatre cents piastres. C'est là que j'ai clairé les dettes du père.

R.L. – Mais vous aviez juste appris à cuisinier en étant *cookie*.

L.C. – En étant *cookie*, j'avais pas été *cookie* longtemps, à peu près trois mois. Ça me prenait... je dis, ça me prenait pas de temps à apprendre quelque chose. Quand je voyais faire une affaire une fois là, moi je l'avais. Ça fait que, heureusement j'avais ça, parce que je serais mort de faim ; j'aurais crevé. C'est de même que ça passait. Pis là, d'une année à l'autre, d'une année à l'autre ; pis après je me suis marié en 1935. On s'est en venu rester ; on a rentré icite le 10 mai 1937, pis on y est encore. Ça va faire cinquante ans l'année prochaine, le 10 mai. Je te dis dans ce temps-là, la banque c'était pas drôle.

À tous les mois, t'avais une lettre ; i' te chargeaient quinze cents pour la lettre. Et puis, i' fallait leur donner un acompte quand qu'on pouvait donner une piastre ou deux, c'était à peu près tout, là.

Les compagnies envoyaient leurs billets à la banque, eux-autres ; c'était la banque qui collectait ça. Pis là en dernier, le père leur devait plus rien qu'une cinquantaine de piastres, pis i' le menaçaient de faire vendre sa propriété ; imagines-toi donc, pour cinquante piastres. Pis i' en ont fait vendre icite dans la paroisse.

R.L. – Oui. Ça devait être inquiétant pour votre père là, les dettes.

L.C. – Mais c'était inquiétant, puis mon père était nerveux pas mal là-dessus. Ça fait que j'ai descendu le lendemain ; j'ai été puis j'ai clairé la rente. C'était moi qui était endosseur ; c'était moi qu'était pris avec

ça, vois-tu. J'ai clairé la banque, pis j'ai dit : « Mais que j'emprunte icite, i' va faire beau. » C'est encore à venir. Je suis un des fondateurs de la caisse populaire.

R.L. – Comme ça, i' y avait pas de caisse populaire dans ce temps-là.

L.C. – Non, mais a travaillé la minute que j'ai eu entendu parler de ça. J'étais sur le comité provisoire, pis j'ai travaillé pour emmener une caisse. Quand j'ai eu besoin d'argent, j'allais à la caisse.

La minute que la caisse a été fondée — la caisse a été fondée en 1939 dans l'automne, pis dans le printemps, elle avait un actif à l'entour de trois mille piastres — toute suite, la banque a fait circuler une lettre circulaire toute la paroisse pour solliciter le patronage de tous et de chacun qui avaient besoin d'argent pour passer à leur bureau. I' voulaient jeter la caisse à terre, vois-tu [...]. Trois milles piastres, c'était pas une grosse actif, hein ! Ça c'est en '39, mais à l'heure actuelle, là, la caisse passe huit millions.

Moi quand j'ai bâti la maison ici, j'ai emprunté au-dessus de trois mille piastres ; c'était pas mal gros trois mille piastres dans le temps. Et puis, j'ai fait mon billet payable au bout d'un an ; la première année, j'ai pas pu payer une cent, là. Les enfants étaient au collège, pis je voulais pas les arrêter non plus. Ça fait que l'année d'en suite, j'ai été renouveler mon billet. Là j'avais d'autres *bills* de payés. Ça fait que j'ai mis ça un petit montant par mois, pis là je payais l'intérêt pis le montant. J'ai fini de le payer comme ça.

R.L. – Est-ce que le monde s'aidait beaucoup dans ce temps-là ?

L.C. – Le monde s'aidait beaucoup plus qu'aujourd'hui... beaucoup plus qu'aujourd'hui... beaucoup moins d'indépendance. Si une personne bâtissait une maison ou une grange, tout le rang allait lui aider. Voyez-vous, i' faisaient comme on appelle ça... i' appelaient ça un *frolic* dans le temps, là. Pareil comme une corvée là, pour monter une grange par exemple. J'y ai été en masse moi-même, là, pour aider à monter une grange, pis monter... Bien, dans une journée, quand on est 25-30 hommes là, savez vous qu'on fait pas mal d'ouvrage. Des fois quand je pouvais y retourner une autre journée, on y allait. Ça s'aidait, le monde s'aidait beaucoup.

R.L. – Ah, bon. Comme ça les *frolics*, i' s'en faisait par icite aussi.

L.C. – Ah, oui. I' s'en faisait, i' s'en faisait beaucoup. Mais si un passait au feu dans le rang ou quelque chose, bien le dimanche le curé annonçait, là, qu'i' était prêt à lever sa grange ou sa maison. Pis là,

le monde allait — se greyait, pis allait lui aider un dimanche après-midi, par exemple. On a travaillé à leur aider. Même quand on était pas pressé, comme moi, i' y avait un nommé Félix Cyr au rang sept ou huit, i' avait brûlé sa grange. J'ai travaillé là une semaine. J'avais rien à faire... j'avais rien à faire, pis i' y avait pas d'ouvrage. C'était dans le temps de la crise pas mal. Ça fait que j'ai travaillé là. J'ai arrivé là, étant donné j'étais cuisinier, i m'ont lâché dans la cuisine.

R.L. — Votre fils là, i' m'a dit que vous aviez composé des chansons ou des histoires ou je sais pas trop, là ?

L.C. — J'ai composé quelques chansons, oui. Sept, huit, je crois. Je sais pas trop. Je pense la première que j'ai composée, c'est en 1949. J'étais dans le bois, pis i' faisait assez beau, assez beau, pis ça... pis ça me disait de composer une chanson [rire]. Ça fait que j'ai composé des mots, pis après ça j'y ai trouvé un air. J'ai mis un air dessus, j'ai composé l'air, après ça bien, de temps en temps là, c'est... Si j'avais eu l'instruction ! Parce que i' y a des journées, bien si j'avais eu l'instruction, j'aurais pu me mettre là, pis écrire, pis écrire, pis écrire. Ça venait, ça venait, ça venait, les idées, là. Quand tu sais pas écrire ! Quand tu sais pas écrire, tu sais pas écrire. C'est pour ça que les enfants sont tous instruits, parce que moi j'ai manqué ça.

R.L. — Mais, est-ce qu'il y avait beaucoup de monde qui chantait dans les veillées quand vous étiez jeune ?

L.C. — Beaucoup, oui ! Beaucoup dans les veillées. I' y avait pas de radio, i' y avait pas... Bien, les *grammophones* ont arrivé là, passé 1930 un peu là, ça fait que là, c'est... ça a commencé, on avait les chansons sur les *records*, mais avant ça presque tout le monde chantait ! Ça allait dans une veillée, ça commençait : « Ah, on va chanter chacun une chanson ! » Presque tout le monde chantait. C'était... ça pratiquait beaucoup plus le chant qu'aujourd'hui.

J'avais une bonne mémoire pis j'avais une facilité d'apprendre. Parce que i' y a pas rien qu'une chanson que j'ai entendu chanter une fois pis je la savais. Ça a pas arrivé rien qu'une fois. Pis on était deux, les deux plus jeunes, moi pis mon frère, celui qui est mort voilà deux ans, là, lui c'était une tête pour la musique, c'était un bon joueur de violon, pis i' pognait un air, i' entendait un air, i' le savait. Moi, j'étais pas si bon que lui là-dessus. Mais sur les mots, moi, j'étais meilleur que lui sur les mots.

J'ai vu aller souvent, aller dans une veillée, pis entendre une chanson qu'on avait jamais entendu. On arrivait chez nous : le

lendemain matin, lui avait l'air, moi je lui donnais les mots. On avait pas plus de misère que ça.

J'en ai appris plusieurs dans les chantiers moi aussi, là. [...] Les chansons qu'on apprend, là, quand on est jeune, là — pour moi, toujours, ça a été de même — ça reste, là. Mais aujourd'hui je vais apprendre une chanson, là, si je la... je la repasse pas de temps en temps, là, je vais l'oublier. Ça s'enregistre pas si facilement. Mais aller jusqu'à une certaine âge, là, qu'est-ce que tu as enregistré là, ça reste là. Parce que moi je me rappelle des chansons du temps de la guerre de 1914, j'étais pas vieux, hein. La guerre a commencé j'avais cinq ans, pis j'avais neuf ans. Presque toutes ces chansons-là qui ont sorti dans ce temps-là, c'était pas enregistré, c'était sur des papiers. Je les ai appris.

R.L. — Le temps de la guerre.

Le temps de la guerre de 1914. J'en ai appris plus du temps de la guerre de 1914 que la dernière guerre. On était jeune, on avait rien que ça à faire. On avait le temps, pis on avait pas d'école, rien, ça fait que on entendait chanter une chanson, on l'apprenait tout de suite !

Bien, je vas te dire une chose, là, on était pas plus fin que d'autres, mais les premières années, là, le monde se divertissait par eux-mêmes, hein. I' y avait pas de radio, i' y avait pas de... de *grammophones* comme je te disais tantôt, là. Ça fait qu'on allait dans les veillées, moi j'ai joué du violon un peu quand j'étais jeune. Mon frère, c'était un joueur de violon aussi. Ça fait qu'on était assez bien vu dans les veillées, vois-tu ? On chantait, pis dans ce temps-là, c'était la mode, ça fait qu'on chantait — c'était qui allait chanter la chanson la plus comique, tu sais, la plus drôle. Ça a venu qu'on s'en faisait des chansons quand ça forçait trop [rire]. C'est de même, pis après ça, bien, d'une affaire à l'autre, ça a tout le temps été. Même encore je suis demandé encore, on est demandé ma femme et moi pour le temps des fêtes encore là. Tu sais, ça vient que le monde se jette su' quelqu'un pis...

L'année passée, on a figuré dans des veillées encore. Après ça, on aide des handicapés, on travaille à ces affaires-là.

R.L. — Vous êtes pas mal populaires comme ça ?

L.C. — On est... on est occupés tout le temps, tout le temps, tout le temps !

R.L. — Ah bien, c'est bon !

L.C. — I' disent qu'on vieillit moins vite dans ce temps-là.